VI

L'INTERPRÉTATION LIVIENNE DE L'HISTOIRE : LE RÉCIT DES DÉFAITES ROMAINES DE LA TRÉBIE À CANNES[1]

par Bernard MINEO

Maître de conférences à l'Université de Nantes

SOMMAIRE. — *L'étude comparative du récit livien des batailles de la Trébie, de Trasimène, de Géronium et de Cannes révèle la présence d'une* ***structure narrative analogique****. Les différences entre la version de Tite Live et celle de Polybe montrent que le Padouan s'est attaché à présenter* ***une interprétation personnelle*** *des événements, mettant en évidence l'****importance de la concorde et de la discorde*** *dans l'histoire romaine, une conception qui n'est pas étrangère à la* ***propagande augustéenne au début du principat.***

EPITOME. — *Inspiciendo quomodo Titus Liuius narrationes suas de proeliis apud Trebiam, Trasumenum, Geronium, Cannasque commissis composuerit, aliasque cum aliis comparando, analogias quasdam in hac compositione inesse reperiemus. Quam Liuianam compositionem si conferemus cum ea quam apud Polybium reperimus, apparebit Patauinum scriptorem suam propriam rerum interpretationem proponere uoluisse ut appareret quantum concordia discordiaque in Romanis rebus gestis ualerent. Quae opinio non differt ab Augusti praeceptis quae primis principatus temporibus peruulgata erant.*

Lors du Colloque de Tours de 1978 consacré à l'historiographie, M. RAMBAUD présentait quelques exemples de déformation historique chez Tite Live en s'appuyant sur le récit des batailles de la Trébie et de Trasimène dans les livres XXI et XXII de l'*Ab Urbe Condita*[2] où il relevait la présence d'éléments structurants identiques. Ces analogies entre les deux passages, combinées à une accumulation d'effets convergents auraient permis de présenter une lecture déformée des événements de façon à sauver l'honneur romain, à mettre en valeur la stratégie de temporisation du consul représentant la tendance favorable au sénat, de rejeter enfin la responsabilité de la défaite sur les consuls plébéiens. Avec raison M. RAMBAUD suggérait que ce travail d'interprétation avait commencé très tôt, sans doute à l'époque même des événements, et que Tite Live avait combiné des sources dont il avait accentué les tendances par les procédés de la déformation historique.

1. Le présent article s'inspire des conclusions de ma thèse de doctorat : « *La philosophie de la communication entre dirigeants et dirigés dans l'A. U. C. de Tite Live* », thèse de doctorat, Lille, 1994.

2. M. RAMBAUD, *Exemples de déformation historique chez Tite Live*, dans *Colloque Histoire et historiographie*, 1978, Caesarodunum XV *bis*, éd. Belles Lettres, Paris, 1980.

Notre propos visera donc à continuer la réflexion de M. RAMBAUD tout en en modifiant le cadre. Il nous semble, en effet, que c'est à l'intérieur de l'ensemble des batailles livrées à la Trébie, à Trasimène, à Géronium et à Cannes qu'il faille étudier les analogies relevées par ce chercheur. D'autre part, il nous est apparu que Tite Live avait repris cette structure préétablie de façon à y introduire à son tour des éléments essentiels de sa philosophie de l'histoire.

Il ne s'agira donc pas de nous situer sur le terrain de la *Quellenforschung*, mais de comparer le récit de Tite Live à celui des traditions par rapport auxquelles il lui fallut prendre position, et notamment à celle que reflète le livre III des *Histoires* de Polybe, qu'il ait eu connaissance directement ou non des travaux de ce dernier[3]. Car il est peu vraisemblable que le Padouan se soit contenté de colliger des sources avec un souci d'objectivité quand la forte coloration idéologique de son œuvre, naguère mise en évidence par M. MAZZA[4], laisse au contraire penser que Tite Live est un auteur engagé dans les débats de son temps, ce qui l'amène bien souvent à proposer une interprétation tendancieuse de l'histoire. C'est dans cette optique que l'on cherchera ici à définir l'originalité des modifications liviennes et à en saisir l'objet qui est, selon nous, d'inserrer l'histoire de Rome à l'intérieur d'une dialectique opposant *discordia* et *concordia*, et de montrer ainsi le caractère vital du *consensus*, de l'unité nationale autour d'un centre du pouvoir, conformément à l'esprit de la propagande augustéenne au moment où le principat se met en place.

Il conviendra, tout d'abord, de rappeler le détail des éléments entrant dans la constitution de la structure narrative analogique repérée par M. RAMBAUD et de montrer comment il est possible d'étendre cette dernière au récit des événements de Géronium et de Cannes.

Le trait caractéristique essentiel de cette structure consiste surtout dans la division systématique de la dyarchie militaire au moment où il lui revient d'effectuer les choix stratégiques décisifs. C'est ainsi que l'on voit le consul Tibérius Sempronius s'opposer à la stratégie de temporisation proposée par Publius Cornélius Scipion[5], après un revers de cavalerie près du Tessin où celui-ci a été blessé[6]. Encore tout exalté par son récent succès près des côtes siciliennes, et plus encore par l'avantage que ses troupes viennent

3. Il s'agit là d'une question très controversée. R. JUMEAU, s'appuyant sur un relevé extrêmement précis, a pu montrer que bien souvent la version livienne offrait des précisions absentes du récit polybien, ce qui l'amenait à conclure que Tite Live avait plutôt eu recours au récit d'un annaliste, en l'occurrence Coelius Antipater, dont le *Bellum Hannibalicum* semble avoir connu un succès considérable ; Coelius s'était lui-même beaucoup inspiré des travaux de Silénos et de Fabius Pictor, deux auteurs dont Polybe dut également tirer parti ; d'où les parallélismes entre Tite Live et l'historien grec, d'où aussi le fait que l'on trouve moins de détails chez Polybe qui n'a pas besoin de toute l'érudition d'une monographie sur la guerre d'Hannibal, une érudition du reste bien souvent étrangère à l'esprit de son histoire pragmatique, essentiellement explicative et apodictique : *Un aspect significatif de l'exposé livien*, *Hommages à Jean Bayet*, Bruxelles, 1964, p. 309-333. Plus récemment P. JAL après avoir établi l'historique de la question suggère que Tite Live a subi l'influence de Polybe par l'intermédiaire d'Antipater : cf. Tite Live XXI, Paris, 1988, p. XIX.

4. M. MAZZA, *Storia e ideologia in Livio*, Catania, 1966.

5. Il s'agit du père de Scipion l'Africain. En 218, il est le collègue au consulat de Sempronius.

6. Liv. XXI, 52, 1-3.

de remporter lors d'un accrochage avec l'armée d'Hannibal, ce personnage s'indigne de la mollesse de son collègue, peu conforme, selon lui, à l'éthique militaire traditionnelle[7].

La peinture que nous fait Tite Live du patriotisme de C. Flaminius est très proche : les ravages exercés par Hannibal ont raison du sang-froid du bouillant général qui, présumant de sa propre valeur à la lumière de sa victoire sur les Insubres lors de son précédent consulat[8], se montre incapable d'attendre son collègue Servilius occupé à remplir patiemment et prudemment les devoirs religieux qui doivent accompagner toute entrée en fonction.

Après la défaite du lac Trasimène, les mêmes manifestations d'humeur se retrouveront chez Minucius à Geronium, lorsque celui-ci, impatient des ordres du dictateur, évoque devant ses soldats l'énergie et la rapidité avec lesquelles un Camille, un Papirius Cursor ou un Lutatius ont pu autrefois vaincre les ennemis de Rome[9]. Et bientôt, fort d'un léger avantage remporté par ses troupes[10], le *magister equitum* refuse de se soumettre à la stratégie de temporisation de Fabius. Son armée ne devra alors son salut qu'à l'intervention providentielle de ce dernier[11].

Varron, enfin, emporté par sa fougue de démagogue, ignorera la position de son collègue Aemilius[12], disciple du Cunctator, lorsque celui-ci lui rappellera la témérité de Sempronius et de Flaminius : cet aveuglement précipitera l'*Vrbs* dans la catastrophe de Cannes.

À cette présentation antithétique de l'attitude offensive des uns et de l'attente prudente des autres, le récit livien juxtapose le jeu des oppositions politiques, ainsi que M. RAMBAUD l'avait fait justement remarquer. D'un côté, en effet, Tite Live met en scène des généraux mus par le désir d'accaparer toute la gloire d'une éventuelle victoire sur l'ennemi[13], de l'autre des chefs responsables qui entendent mettre en avant la nécessité d'analyser la situation avant de s'engager témérairement dans l'action, s'acquittent scrupuleusement de leurs devoirs institutionnels et paraissent n'avoir à cœur que l'intérêt général[14]. On voit les uns adopter une ligne de conduite démagogique, qui en font de véritables *populares* avant la lettre : les propos prêtés à Sempronius lorsque ce dernier essaie d'imposer son point de vue à l'État-Major ont une tonalité populaire, puisque l'historien nous dit qu'il se comportait un peu comme on le fait lors d'une *contio, prope contionabundus*[15]; Flaminius, haï de l'aristocratie, jouit, par contre, des faveurs popu-

7. Liv. XXI, 53, 5.

8. Victoire sur les Insubres en 223 : sur la carrière de Flaminius, cf. *infra* note 30.

9. Liv. XXII, 14, 9-14. Après la bataille de Trasimène, les Romains ont nommé dictateur Q. Fabius Maximus; celui-ci est flanqué d'un *magister equitum* en la personne de M. Minucius Rufus.

10. Liv. XXII, 24, 13-14.

11. Liv. XXII, 29.

12. Liv. XXII, 44, 5.

13. Liv. XXI, 53, 6-7 (Sempronius); XXII, 12, 12 (Minucius).

14. Liv. XXI, 52, 7 (Scipion); XXI, 1, 4-5 (Servilius); XXII, 9; XXII, 12; XXII, 18, 9; XXII, 25, 14; XXII, 39, 10-12 (Fabius); XXII, 38, 8-12; XXII, 49, 10 (Paul Émile).

15. Liv. XXI, 53, 6 : *Haec adsidens aegro collegae, haec in praetorio* **prope contionabundus** *agere.*

laires[16]; la position de Minucius est soutenue à Rome par le tribun de la plèbe Marcus Métilius[17] ainsi que par Térentius Varron[18], dont Tite Live rappelle les origines populaires[19]; l'élection au consulat de ce dernier a, du reste, été l'occasion de vives tensions entre patriciens et plébéiens et a permis à cet autre tribun de la plèbe, Quintus Baebius Hérenius, de dénoncer la stratégie de temporisation de Fabius, conçue selon lui, pour affaiblir le peuple[20]. Les autres consuls, par contre, s'appuient sur l'autorité du sénat dont ils suivent les sages recommandations. Au demeurant, alors que le contraste des attitudes aurait pu suffire à caractériser le comportement politique des généraux favorables à l'autorité sénatoriale, force est de constater que Tite Live s'est employé à durcir le trait, en soulignant, par exemple, la façon dont l'Assemblée appréciait l'activité de Servilius, en rappelant le soin que mettait ce dernier à accomplir les rites religieux; de la même façon, nous voyons Fabius consulter le sénat, qui ne lui sera pas toujours unanimement favorable, il est vrai. C'est encore plus net avec Paul Émile, auquel on prête une attitude des plus hostiles à la plèbe. Le jeu des oppositions est également renforcé par l'image d'une Rome divisée au moment où les consuls partent en campagne[21] :

« On rapporte que les principaux sénateurs escortèrent Paulus au moment de son départ. Quant au consul plébéien, c'est la plèbe qui forma son escorte : en raison de sa masse, celle-ci attirait davantage l'attention, bien qu'aucun personnage prestigieux n'en fît partie ».

Grâce à cette distribution des rôles, l'auteur parvient finalement à imputer la responsabilité de la défaite à l'initiative brouillonne des généraux démagogues, et par-dessus tout à la discorde qui conduit les *populares* à réagir de façon irrationnelle, du fait de leur défiance ou de leur volonté de doubler leurs rivaux : le fait est qu'en cédant alors à la précipitation, ils en oublient de prendre les dispositions militaires appropriées, omettent d'accomplir les rites religieux et compromettent ainsi le maintien de la *pax deorum*.

Cette lecture livienne des événements présente, nous semble-t-il, un caractère trop systématique et schématique pour ne pas trahir une interprétation idéologique de l'histoire. Cette dernière n'a sans doute été rendue possible qu'au prix de quelques entorses à la réalité historique. C'est, du reste, ce

16. Liv. XXI, 63, 4 : ... *inuidiam apud nobilatem suasori legi Flaminio, fauorem apud plebem alterumque inde consulatum peperit.*

17. Liv. XXII, 25. Minucius, par ailleurs, tient des propos hostiles au dictateur alors même qu'il est en campagne, et parvient à se faire entendre même des simples soldats qui veulent eux aussi livrer combat (XXII, 14, 15).

18. Liv. XXII, 26.

19. Liv. XXII, 25.

20. Liv. XXII, 34. Herennius est non seulement un partisan de Varron mais aussi son parent. Il insiste sur la nécessité d'élire un consul véritablement plébéien.

21. Servilius : XXII, 1, 5; 2, 1; Fabius consulte le sénat : XXII, 11; rentre à Rome accomplir les rites religieux : XXII, 18; impopularité de Fabius : XXII, 23; impatience du sénat vis-à-vis de Fabius : XXII, 25; hostilité d'Aemilius à la plèbe : XII, 35, 3-5; le départ de Varron et d'Aemilius : XXII, 40, 4 : ... *profectum Paulum tradunt prosequentibus primoribus patrum : plebeium consulem sua plebes prosecuta, turba conspectior cum dignitates deessent.*

que semblent indiquer les conclusions des recherches menées autrefois par G. DE SANCTIS : ce dernier a ainsi pu dénoncer la fiction du désaccord entre Varron et Aemilius : ce récit n'aurait été inventé qu'à seule fin d'enlever à l'aïeul de Scipion Émilien toute responsabilité dans le désastre. En réalité, tous les protagonistes de cette tragédie, y compris le sénat, auraient été d'accord pour livrer bataille le plus vite possible[22]. F. CASSOLA, quant à lui, a considérablement affaibli la crédibilité de la thèse selon laquelle Flaminius aurait été le *popularis* que nous présente la tradition historiographique[23]. De plus, les analogies repérables dans le récit livien situent sur une même ligne politique Cornélius Scipion et Fabius Maximus, alors que la recherche prosopographique moderne a montré précisément qu'ils incarnaient des tendances politiques opposées au sein du sénat[24].

Il y a donc eu interprétation. Et cela, probablement dès l'époque des guerres puniques, ainsi que le notait justement M. RAMBAUD. Ce dernier a ainsi évoqué le rôle essentiel qu'ont dû jouer, dans la constitution de ce schéma, diverses traditions favorables à la *Gens Cornelia* ou de façon plus générale à l'autorité sénatoriale, qu'il s'agisse des *Annales* de Fabius Pictor, du *Bellum Punicum* de Coelius Antipater[25], des *Origines* de Caton ou encore des *Annales* d'Ennius : parmi les quelques fragments qui ont survécu de l'œuvre du poète, on retrouve, en effet, la célébration de la *cunctatio* de Fabius[26], ainsi sans doute que le refus de livrer bataille opposé par Aemilius Paulus à Varron[27]. Rien ne permet d'affirmer pour autant avec certitude que l'ensemble de la structure explicative ait existé avant la rédaction des *Histoires* de Polybe. Ce dernier est, en fait, le seul auteur, avant Tite Live, à nous avoir laissé un récit complet de l'ensemble des événements de cette période.

La comparaison des versions livienne et polybienne devrait contribuer à démontrer que Tite Live ne s'est pas contenté de reprendre des schémas explicatifs à ses prédécesseurs mais qu'il s'est aussi attaché à introduire dans ses récits sa vérité propre, sa vision personnelle de l'histoire.

22. G. DE SANCTIS, *Storia dei Romani*, III, 2, La Nuova Italia, Firenze (1916) 1968, p. 56, note n° 89. On remarquera, en outre, que le vaincu de Cannes continuera de se voir confier des commandements militaires les années suivantes (en 215-213, dans le *Picenum*, en 208-207, en Étrurie).

23. Pour F. CASSOLA, l'opposition politique supposée entre des partisans de la tradition sénatoriale dont Fabius aurait été le champion, et ceux qui, derrière Flaminius, auraient défendu la *plebs urbana*, a toutes les chances de relever de l'invention : Fabius et Flaminius auraient tous deux appartenu à une tendance sénatoriale favorable aux paysans, à l'expansion romaine dans le nord de la Péninsule, par opposition à ceux qui, derrière les *Cornelii* ou les *Fuluii*, auraient cherché à favoriser une expansion de Rome dans le Mezzogiorno, en Méditerranée (cf. la politique espagnole puis africaine des Scipions), permettant l'expression de l'impérialisme de l'*Vrbs* en dehors des limites de l'Italie, et favorisant le développement des échanges économiques et culturels avec l'Orient hellénistique : CASSOLA, *I Gruppi Politici romani nel III secolo a. C.*, Trieste, 1962.

24. Cf. *ibid.*

25. La version de Coelius aurait elle-même contaminé Silénos, historien d'Hannibal, et Fabius Pictor : M. RAMBAUD, *op. cit.*, p. 121.

26. Cicéron, *De officiis*, I, 24, 84.

27. Nonius (150, 18) citant Ennius, lequel fait dire à Aemilius : *Praecox pugna est.* Diomedes (ap. *G. L. I.*, 382, 11 K), prête quant à lui ces propos au même personnage : *Certare abnuo; metuo legionibus labem.*

Les éléments des deux récits apparaissent, de prime abord, très proches; Polybe, en effet, tout comme Tite Live, insiste sur la division du commandement romain et l'opposition entre la témérité d'un général démagogue et la prudence de son collègue : Sempronius entend agir avant les élections consulaires. Aussi refuse-t-il de tenir compte des objections de son collègue qui entend s'assurer de conditions stratégiques meilleures avant de livrer combat[28]. De la même façon, Flaminius, tout à l'idée de la gloire que lui vaudrait une victoire remportée avec ses seules troupes, est incapable d'attendre l'arrivée de son collègue Servilius[29]. Fabius, quant à lui, enjoint à Minucius de ne pas prendre de risques en son absence[30]; ce dernier enfreint une première fois cette consigne et remporte un léger avantage dans un accrochage avec les troupes carthaginoises[31]. Promu lui aussi dictateur (et non pas *magister equitum*, comme c'est le cas chez Tite Live), il devient le collègue de Fabius; à son tour, il va donner libre cours à son impétuosité et aura vite fait de livrer une bataille hasardeuse. Seule l'arrivée opportune du Cunctator permettra d'éviter une nouvelle défaite[32]. En 216, enfin, malgré les conseils de prudence de son collègue Aemilius[33], le consul Varron prendra la tragique décision d'engager le combat contre Hannibal.

En présentant de façon aussi systématique les événements, en jouant donc de la mésentente supposée entre les deux consuls, l'auteur cherche avant tout, en accusant les contrastes, à mettre en lumière la finalité narrative de son récit, qui est de démontrer le rôle de la raison, du savoir-faire fondé sur l'expérience, dans le succès des opérations militaires[34]. Sur ce point, l'historien n'hésite pas à être parfois explicite. C'est notamment le cas lorsqu'il prend l'exemple de Flaminius et fait état de sa démagogie, de son incapacité et de sa présomption[35] :

« La précipitation, écrit Polybe, une hardiesse ou une colère hors de propos, la vanité et l'orgueil ont vite fait d'exposer un général aux coups de l'ennemi... Et de même qu'un navire va tomber entre les mains ennemies avec tout son équipage s'il se trouve privé de son pilote, de même un général, s'il est plus à même que son adversaire de réfléchir à une stratégie, peut venir à bout de toute l'armée qui lui est opposée[36] ».

Si l'on retrouve de la sorte chez Polybe une division systématique de la dyarchie militaire identique à celle de la tradition livienne, il n'est pas

28. Pol., III, 70, 7-8.
29. Pol., III, 80, 4.
30. Pol., III, 94, 9.
31. Pol., III, 102.
32. Pol., III, 103, 4.
33. Pol., III, 103, 7.
34. Le νοῦς est la faculté suprême qui permet de réussir. C'est lui qui pousse l'individu à préférer la ruse et l'occasion à l'ostentation et à la force. Tout doit être calculé et prévu. Dans cette optique, il est normal que la προνοία soit la qualité la plus importante dont puisse se prévaloir un général, et, en règle général, un chef d'État; les succès viennent donc des facultés raisonnables (λογίσμος), les échecs de la négation de la raison (θυμός, ὁρμή) : P. PÉDECH, *La Méthode historique de Polybe*, Paris, 1964, p. 210-211.
35. Polybe, III, 80, 3-4.
36. Polybe, III, 81, 9-11; même philosophie en III, 105, 9.

possible, en revanche, de faire état d'une même identité de point de vue entre les deux auteurs lorsqu'il s'agit de caractériser les généraux. Sans être forcément en contradiction, les deux versions diffèrent par un certain nombre de détails; nous verrons, en particulier, que Polybe, sans méconnaître la responsabilité des démagogues dans ces défaites, insiste surtout sur l'inexpérience ou la sottise des généraux vaincus. Il reste en outre, indifférent en grande partie, au contexte politique qui permettait à Tite Live de rendre compte du comportement stratégique adopté par les consuls. Ce sont ces transformations ou ces divergences qui laissent apparaître la philosophie qui a inspiré la réécriture livienne de l'histoire. Elles nous montrent, en effet, qu'au lieu de lier la rationalité de la stratégie du général à la seule intelligence de celui-ci, Tite Live va faire dépendre cette dernière de la prédominance ou non de relations harmonieuses entre les forces souvent antagonistes de la cité qu'incarne la dualité de l'*imperium* des magistrats supérieurs. C'est parce que la discorde règne à Rome que certains généraux vont fatalement donner libre cours à leur emportement.

Le premier écart entre les deux versions concerne le récit polybien de la bataille livrée sur les rives de la Trébie; certes, ce dernier ne diffère guère de celui de Tite Live : Sempronius nous y est également présenté, ainsi qu'on l'a pu voir, comme un ambitieux, animé essentiellement par la recherche de la gloire [37]; cela ne suffit pas, cependant, à en faire clairement un agitateur, puisque le consul ne fait en cela que se conformer à l'éthique guerrière de l'aristocratie romaine. Par ailleurs, on ne retrouve pas dans cette version la tonalité particulière que conférait le « *prope contionabundus* » de Tite Live à cette présentation de l'attitude du personnage [38].

Mais les différences sont surtout sensibles dans l'élaboration de l'épisode de Flaminius structuré à la façon d'une tragédie miniature, dans le cadre de laquelle la logique profonde des modifications liviennes s'impose avec force.

Ainsi Polybe avait-il présenté Flaminius comme un parfait démagogue, inapte à conduire une quelconque opération militaire, sensible à la vanité, et surtout avide de livrer combat avant l'arrivée de son collègue [39]. Sa *ferocia* s'expliquait par un déficit d'intelligence et la responsabilité de la défaite à venir lui incombait personnellement pour une large part. Sur le champ de bataille, du reste, il devait confirmer la médiocrité de son caractère en cédant au découragement et en tombant sans panache sous les coups anonymes de l'ennemi :

« Dans ces circonstances, raconte implacablement l'historien, Flaminius se montrait incapable de déterminer ce qu'il fallait entreprendre et se laissait aller au désespoir le plus total, quand des Gaulois l'attaquèrent et le mirent à mort [40] ».

37. Pol., III, 70 : « ... ὑπὸ δὲ τῆς φιλοδοξίας ἑλαυνόμενος ».
38. Cf. *supra*, note n° 15.
39. Cf. *supra*, note n° 15.
40. Polybe, III, 84, 6.

La présentation que fait Tite Live de ce personnage, et surtout de sa fin héroïque, est assez différente.

L'auteur s'emploie, tout d'abord, à placer l'ensemble du comportement du consul dans une perspective historique. À la différence de Polybe qui se contente d'évoquer la démagogie de ce personnage et de faire état de son incompétence[41], Tite Live ne va pas hésiter à présenter le détail des péripéties politiques de la carrière du consul; par-dessus tout, il entend souligner la façon dont le souvenir de ces dernières va déterminer la conduite de Flaminius lors de cette campagne :

« Il avait l'intention de faire son entrée en charge une fois arrivé dans sa province, car il se souvenait des démêlés qu'il avait eus avec le sénat lorsqu'il avait été tribun de la plèbe, puis plus tard consul, d'abord à propos de la tentative d'annuler son élection au consulat, puis au sujet de son triomphe[42] ».

Car Flaminius n'est pas ce médiocre personnage que veut nous présenter Polybe, et Tite Live en a bien conscience, lui qui a dû rapporter ses exploits contre les Insubres en 223[43]. C'est aussi sous sa censure que fut entreprise la construction de la *Via Flaminia* qui reliait Rome au nord de l'Italie et se prolongeait alors jusqu'au cœur de la cité antique par la *Via Lata* destinée à devenir le Corso moderne. Mais c'est surtout la façon dont, en 219-218, Flaminius avait soutenu le *plebiscitum* de Quintus Claudius que l'historien tient à souligner :

« Les sénateurs le détestaient également en raison du projet de loi que le tribun de la plèbe Quintus Claudius avait présenté malgré l'avis du sénat; Flaminius avait été le seul à soutenir cette mesure...[44] »

Cette loi est donc présentée par la tradition que reflète le récit livien comme une attaque dirigée contre l'ordre sénatorial, ce que démentent certains chercheurs modernes[45].

La carrière de Flaminius a donc été consciemment intégrée dans un contexte de luttes politiques à l'occasion desquelles ses adversaires ne l'auraient pas ménagé. Lors de son précédent consulat, en particulier, alors qu'il était déjà parti en campagne, ses détracteurs auraient tenté de l'arrêter en annulant son élection pour vice de forme. Le sénat lui aurait alors dépêché une lettre de rappel dont il devait refuser de tenir compte. Cette

41. Pol., *Hist.*, III, 80, 3.

42. Liv. XXI, 63, 2-4.

43. En 217, la carrière de Flaminius est déjà longue : tribun de la plèbe en 232, il avait proposé une loi agraire, sans consulter le Sénat, le *plebiscitum de agro Piceno Gallico uiritim diuidundo*; en 227, il avait été chargé de l'administration de la Sicile; consul en 223, il remporta une victoire contre les Insubres : il avait marché hardiment contre eux au mépris de son rappel à Rome pour vice de forme dans son élection. Il triompha malgré l'opposition du Sénat; en 220-219, arrivé à la charge la plus prestigieuse de la République, il exerce la censure et fait construire jusqu'à Ariminum la Via Flaminia, une de ces voies aujourd'hui deux fois millénaires et qui donnent toujours accès à Rome. Enfin, en 219-218, il fut le *suasor* du *plebiscitum* de Claudius, qui limitait, pour les sénateurs et les fils de sénateurs, à 300 amphores le tonnage des navires que ces derniers pouvaient posséder.

44. Liv. XXI, 63, 2-3.

45. Cf. *supra* note n° 16. CASSOLA (*op. cit.*) pense en revanche que cette mesure devait en réalité viser à préserver l'autorité morale du sénat en empêchant ses membres de déroger.

obstination lui aurait alors permis de remporter une victoire pour laquelle il triompha malgré l'opposition des *patres*.

Tite Live semble donc concevoir que le général puisse se méfier d'un sénat dont il ne doute pas qu'il essaiera de nouveau de l'empêcher de mener la campagne à sa guise[46] :

« En raison de ces luttes passées, ne doutant pas que l'on chercherait à le retenir à Rome en interprétant les auspices de façon fallacieuse, en retardant les Féries Latines, et en exploitant toutes les procédures qui accompagnent l'entrée en charge d'un consul, prétextant un exercice de marche, il gagne sa province secrètement, alors qu'il n'est encore qu'un simple particulier[47] ».

Ainsi, dans le récit livien, ce sont les passions de la cité, dont il n'est pas le seul comptable, qui vont aveugler Flaminius au point de l'amener à prendre le risque de rompre la *pax deorum*, et le Sénat a beau jeu dès lors de dénoncer son impiété[48]. La conjonction[49] rarissime du péril extérieur et de la discorde civile rend désormais la catastrophe inéluctable[50] tandis que de sinistres présages en signalent l'imminence : l'escapade d'un veau au moment de son immolation, le sang répandu de ce fait sur toute l'assistance[51], la chute de cheval du consul au moment où il donne le signal de départ[52], l'impossibilité d'arracher l'étendard du sol[53], la multiplication effrayante de prodiges annoncés de toutes parts[54] n'entament pourtant en rien sa *ferocia*. Dans un climat d'angoisse religieuse qui saisit aussi bien le simple soldat que l'état-major du consul[55], Flaminius, obnubilé par le souvenir des mauvais procédés de ses adversaires politiques, refuse toujours de se rendre aux critiques du sénat qui lui envoie tout d'abord une délégation dont il ignore les directives, exactement comme cela s'était produit, rappelle Tite Live, lors de son premier consulat :

« Quintus Térentius et Marcus Antistius qui formaient une délégation envoyée à sa rencontre, on avait, en effet, jugé bon d'en dépêcher une, ne

46. Flaminius semble surtout avoir craint l'utilisation par ses adversaires des instruments religieux pour l'arrêter. Cet épisode constitue comme l'écho de procédés qui s'étaient multipliés à la fin de la République, en particulier l'utilisation des auspices pour bloquer une procédure : cf. L. R. TAYLOR, *La Politique et les Partis à Rome au temps de César* (1949) 1977, p. 164-165 et p. 256 et 257, 1949. MOMMSEN, *Le Droit public*, t. 1, p. 86-133, sur les auspices.

47. Liv. XXI, 63, 5 : *Ob haec ratus auspiciis ementiendis Latinarumque feriarum mora et consularibus aliis impedimentis retenturos se in urbe, simulato itinere priuatus clam in prouinciam abiit.*

48. Liv. XXI, 63, 6.

49. Sur le mécanisme dialectique qui fait alterner généralement péril intérieur et extérieur, tout en en évitant la conjonction des deux, cf. E. DUTOIT, *Quelques généralisations de portée psychologique et morale*, dans *R. É. L.*, 1942, p. 98 et suiv.

50. Pour J.-M. ANDRÉ, il est clair que le désordre et la décadence viennent punir, dans l'*Ab Urbe Condita*, les peuples impies qui trahissent les rites et les sites consacrés : la *Fortuna* devient alors « la mandataire des dieux irrités ». La perte de la protection divine entraîne « les excès de toutes sortes, l'hybris et la *discordia* ». Cf. *L'Otium dans la vie morale et intellectuelle romaine*, Paris, 1966, p. 448-449, note n° 6.

51. XXI, 63, 13.

52. XXII, 3, 11.

53. Liv. XXII, 3, 12.

54. Liv. XXII, 1, 8-14.

55. XXI, 63, 14-14 ; XXII, 1, 8 ; 3-12.

parvinrent pas davantage à le toucher que ne l'avait fait le message que le sénat lui avait fait parvenir lors de son précédent consulat[56] ».

Et lorqu'à Arretium on lui vient annoncer, juste avant la bataille, qu'il est impossible d'arracher l'étendard du sol, piqué au vif, le consul se tourne vers le messager et s'exclame : « M'apportes-tu toi aussi une lettre du sénat m'interdisant de combattre ?[57] ».

Prisonnier des passions civiles, aveuglé[58] par les dieux qui le laissent s'enfoncer dans ce qui s'apparente à une véritable descente aux enfers, Flaminius, animé du reste par un authentique sentiment patriotique[59], laisse donc s'exprimer cette *ferocia* qui doit le conduire à la mort[60].

Or, et c'est là aussi un écart notable par rapport à la version polybienne[61], Flaminius, agent immédiat et ultime de la colère divine, lui-même victime des passions tragiques de la cité, ne se voit pas refuser par Tite Live la gloire d'une mort héroïque, digne de la valeur d'un grand général romain. Les propos haineux de l'Insubre Ducarius, rappelant les violences du personnage lors de la guerre que celui-ci mena autrefois contre son peuple, ne constituent-ils pas, au demeurant, un hommage indirect de l'historien à la valeur du vaincu de Trasimène, selon le procédé de caractérisation objective qu'affecte tant César ? :

« Le gros des forces armées, explique l'historien, suivaient Flaminius; lui-même, partout où il pouvait voir ses soldats bousculés et en difficulté, apportait son aide sans faillir. Reconnaissable à ses armes, les ennemis cherchaient à l'atteindre avec la dernière énergie, tandis que ses concitoyens s'efforçaient de le protéger. Enfin, un cavalier insubre, du nom de Ducarius, reconnaissant le consul à son visage, s'exclama devant ses compatriotes : 'Le voici celui qui a terrassé nos légions, dévasté nos campagnes et notre ville et que j'entends sacrifier aux mânes de nos concitoyens qu'il a occis de façon abominable'[62] ».

56. XXI, 63, 13.

57. Liv. XXII, 3, 13.

58. Flaminius est, en effet, *incapable de voir la réalité* : ainsi s'engage-t-il dans le défilé qui conduit à Trasimène avant qu'il ne fasse suffisamment jour, sans avoir envoyé de guides explorer les lieux; il est aussi incapable d'apercevoir les troupes ennemies qui ferment son arrière-garde ou qui flanquent son armée : *Flaminius cum pridie solis occasu ad lacum peruenisset, inexplorato postero die uixdum satis certa luce angustiis superatis, postquam in patentiorem campum pandi agmen coepit, id tantum hostium quod ex aduerso erat conspexit : ab tergo ac super caput deceptae insidiae* : XXII, 4, 4. M. RAMBAUD (*op. cit.*, p. 118) explique que le recours à l'argument religieux permet de renforcer l'explication préalable de la défaite de présenter d'avance celle-ci comme un châtiment des dieux et un coup de la fortune.

59. XXII, 3, 10; cf. Pol., III, 82, 6.

60. Cet épisode n'est pas sans rappeler le départ de Crassus pour sa tragique expédition contre les Parthes. Au moment de partir, ce général aurait négligé de tenir compte des auspices défavorables qu'on lui avait annoncés; un tribun au service de ses adversaires politiques l'escorta jusqu'aux portes de la ville pour le dissuader de partir, en vain. Un censeur accusa plus tard le tribun d'avoir falsifié les auspices, ce qui aurait entraîné un flot de calamités sur le peuple romain : Cic., *De Diu.*, I, 29; A. D. SIMPSON, *T. A. Ph. A.*, 69, 1938, p. 532-541. L. R. TAYLOR, *La Politique et les Partis à Rome au temps de César*, 1949, p. 170.

61. R. JUMEAU avait très justement opposé l'anonymat de la mort de Flaminius chez Polybe à la mise en scène livienne du personnage de Ducarius : *Un aspect significatif de l'exposé livien*, *Hommages à J. Bayet*, Bruxelles, 1964, p. 316.

62. Liv., XXII, 6, 2-3. Selon Tite Live, Hannibal aurait du reste lui-même ordonné de retrouver le cadavre du consul pour lui rendre des honneurs mérités (XXII, 7, 5 : *Hannibal... Flamini quoque*

Après avoir fait du personnage le seul instrument du courroux divin, l'auteur pouvait donc épargner l'individu, et, en même temps, éviter de laisser planer quelque doute que ce fût sur la *uirtus Romana* d'un consul de Rome[63]. De plus, le rappel détaillé des motivations de Flaminius, permettait de mettre en cause indirectement le comportement de ses adversaires les plus radicaux au sénat[64]. Si l'on ne trouve pas chez Polybe le même besoin de sauver l'honneur du consul qui, au contraire, meurt ignominieusement sans même avoir cherché à se défendre, c'est que pour lui la cause essentielle du désastre résidait uniquement dans l'incapacité du personnage, prisonnier de sa démagogie et, par là, de sa *ferocia*[65].

Par sa présentation des faits, il est vrai que Tite Live entendait bien lui aussi accabler le consul et rejeter sur lui la responsabilité directe des événements : mais l'auteur pointait surtout du doigt avec insistance vers une responsabilité plus large, vers une cause moins visible mais primordiale, à savoir la *discordia*. C'est un cercle tragique qu'a, en effet, dessiné l'historien. Les menées démagogiques de Flaminius ont conduit en 223 les sénateurs à détourner, de façon impie, les rites religieux en prétextant un vice de forme dans une élection, et ce dans le seul but de gêner l'action d'un consul dont la ligne politique leur était hostile. Et c'est le souvenir de ces manigances passées qui rend ici Flaminius particulièrement méfiant et exaspère sa *ferocia* : ainsi la cause première de la défaite de Trasimène renvoie-t-elle en fait à la responsabilité collective d'une cité incapable de faire taire ses divisions face au danger extérieur.

Dans ce contexte passionné, en effet, la raison et la prudence ne peuvent plus prévaloir; la passion des hommes les amène à se montrer impies, ou tout au moins à commettre des erreurs de jugement. Dans tous les cas, la *discordia* conduit inéluctablement à l'échec : les morts de Trasimène, comme ceux de la Trébie ou de Cannes, apparaissent à cette lumière comme les victimes expiatoires du chaos de la communication au sein de l'*Urbs*. Et on pourrait se demander si les Romains ne sont pas en train de payer leur manquement à la promesse faite en 219 par le préteur Lucius Manlius de consacrer un temple à *Concordia* :

« On eut également scrupule, écrit Tite Live, évoquant la tension psycho-

corpus funeris causa magna cum cura inquisitum non inuenit) : instrument du courroux des dieux qui font payer à la cité le prix de la discorde et de l'impiété qui en fut la conséquence, Flaminius n'en appartient pas moins, pour Tite Live à la longue galerie des grands généraux de l'*Urbs*. En même temps, il est légitime de penser que la bravoure de Flaminius permet sur le plan narratif de compenser l'effet de la défaite (M. RAMBAUD, *op. cit.*, p. 123).

63. Fabius, évoquant devant Aemilius la figure de Flaminius, limite dans le temps l'expression du *furor* de Flaminius : *Tamen ille consul demum et in prouincia et ad exercitum coepit furere* (XXII, 39, 6).

64. Il est possible, comme le suggère M. RAMBAUD (*op. cit.*, p. 123), que Tite Live se soit autorisé d'une tradition plus populaire pour évoquer la bravoure de Flaminius : peut-être Licinius Macer, lui-même sans doute influencé par L. Cincius Alimentus. — Cette façon de rejeter la responsabilité sur les extrémistes des deux camps, rappelle la ligne politique adoptée par Cicéron au moment de la guerre civile et probablement celle d'Auguste lorsqu'il interprète à son tour l'histoire de façon à montrer les conséquences funestes de l'existence même des factions à Rome, et ce au moment où il entend devenir le centre autour duquel toutes les forces politiques doivent accepter de s'agréger.

65. Polybe évoque l'abattement de Flaminius pendant le combat et l'absence de tout effort de résistance : sa mort est anonyme, sans gloire; aucune qualité guerrière n'est reconnue à celui qui passe, aux yeux de l'historien grec, pour le principal responsable de la défaite de Trasimène (III, 84, 6).

logique consécutive à la défaite de Trasimène, de ce que l'on n'avait pas jusque-là choisi un emplacement pour le temple de la Concorde dont le préteur avait fait le vœu deux ans auparavant lors d'une sédition militaire en Gaule[66] ».

L'auteur, d'ailleurs, ne situera la consécration du temple qu'après Cannes, la dernière grande défaite induite par la discorde.

Le rôle de cette dernière est particulièrement sensible dans le cas de Flaminius. Mais il est tout aussi déterminant pour les autres consuls téméraires : que ce soit à la Trébie, à Géronium ou à Cannes, la stratégie adoptée par le général s'explique d'abord par des considérations relatives au contexte électoral ou au souci de contrer le sénat en s'appuyant sur la faveur de la multitude[67]. Ainsi, ce sont, en fait, les conditions structurelles de la communication politique, et notamment l'absence d'unité nationale, de *consensus* autour d'un centre du pouvoir, qui prédéterminent les stratégies individuelles irrationnelles.

Si Tite Live suit donc bien, en apparence, le schéma initial qu'il a trouvé chez Polybe, il n'en opère pas moins un véritable renversement dialectique. Alors que, pour l'historien grec, le thème de la *cunctatio* ou de la *ferocia* appelait à des fins démonstratives celui de la *concordia/discordia*, c'est l'inverse qui se produit chez Tite Live : c'est le règne de la *discordia* ou de la *concordia* qui détermine la rationalité du choix stratégique des individus ou, de façon plus large encore, c'est le règne d'une raison collective, rendue possible par la fusion des factions autour d'une autorité centrale, qui explique la rationalité des comportements individuels, et par voie de conséquence les succès ou échecs historiques de la cité. Ainsi n'est-ce pas la seule raison de l'individu qui influe sur le cours des événements[68]. Alors que Polybe plaçait la raison, ou la déraison individuelle au cœur de l'histoire[69], pour le Padouan, en revanche, les comportements collectifs et individuels, leur rationalité, et donc la communication interne à la cité semblent devoir s'inscrire à l'intérieur d'un cadre général qui les prédétermine de façon tragique[70].

66. Liv., XXII, 33, 7. La consécration du temple ne pourra intervenir qu'en 216 (XXIII, 21, 7) : entre-temps, la bataille de Cannes aura encore fait payer cher à Rome ses divisions.

67. Cf. *supra*, notes 15, 16, 17, 18, 19 et 20.

68. Si l'individu par lui-même ne peut assurer la marche générale des événements, cela n'exclut pas qu'il puisse avoir la capacité de pouvoir peser ponctuellement sur ces derniers : c'est parce que Fabius sait taire les sentiments de discorde en lui qu'il n'hésite pas à voler au secours du *magister equitum* en difficulté, et qu'il est ainsi en mesure d'éviter pour Rome une nouvelle défaite écrasante. E. BURCK a souligné l'importance du lien que Tite Live établissait entre concorde intérieure et force de la cité à l'extérieur : il a vu l'importance que cette conception pouvait avoir dans le récit du désastre de Trasimène ou du retour de Terentius Varro : *Geschichtswerk des Titus Livius*, Heidelberg, 1992, p. 98.

69. Voir WALBANK, *Polybius*, dans *Latin Historians*, 1966, p. 46-47. Cf. *supra*, note 34.

70. Certains indices, en plus de ceux déjà cités (cf. *supra* notes 50 et 58), laissent penser que Tite Live a voulu placer les épisodes précédemment évoqués à l'intérieur d'une représentation abstraite du temps : la fatalité des événements est ainsi soulignée par la dramatisation des vains efforts des sages de la cité pour empêcher que ne se produise l'inévitable et que ne se fassent sentir les effets d'une discorde impossible à conjurer. On est frappé, en particulier par le ton tragique, qui monte jusqu'à atteindre l'intensité de la prière lorsque Fabius supplie Minucius de ne pas livrer de combat en son absence : *Inde sacrorum causa Romam reuocatus, non imperio modo sed consilio etiam ac prope precibus*

Cette dimension du récit livien se trouve d'ailleurs confirmée par le soin particulier que met l'auteur à faire état de présages (c'est très sensible dans l'épisode de Trasimène) et à élaborer régulièrement des listes prodigiales [71]. Or, on doit à la gradation des effets dramatiques de ces dernières, aux variations de leur longueur, de pouvoir lire, dans l'histoire de Rome, le mouvement dialectique indiquant la réalisation d'un destin providentiel. La présence de celui-ci est cependant discrète et l'historien se contente parfois d'avoir recours au concept de *fortuna*, plus proche des habitudes de l'historiographie hellénistique. La plupart du temps, seule l'étude de l'enchaînement des événements permet de percevoir l'accomplissement d'un *fatum* dont les *duces fatales* que Tite Live met en scène sont les agents [72]. Le récit de la catastrophe de Trasimène, encadré par de sinistres présages, est d'ailleurs remarquable en cela que l'auteur y fait explicitement allusion lorsqu'il doit analyser le tempérament de Flaminius :

« Son précédent consulat l'avait rendu impétueux si bien qu'il ne redoutait ni la majesté des lois et du sénat, ni même celle des dieux : cette témérité naturelle, la fortune l'avait nourrie en couronnant de succès ses entreprises politiques et militaires [73] ».

agens cum magistro equitum... (XXII, 18, 8). Plus tard, l'ancien dictateur emploiera tout son savoir-faire rhétorique pour persuader Aemilius de s'opposer de toutes ses forces à la stratégie impétueuse de Varron (XXII, 39). La réponse du consul est des plus fatalistes : tout en reconnaissant le bien fondé des arguments du Cunctator, il souligne l'impuissance à laquelle il se trouve réduit pour s'opposer à son collègue, et accepte par avance une mort programmée (XXII, 40, 1-3). — Un autre aspect de ce temps très stoïcien, c'est la puissance d'une autre tendance dialectique qui tend à s'opposer aux funestes conséquences de la *discordia* : dans la plupart des épisodes examinés, il est, en effet, possible, de trouver également une volonté contradictoire de *concordia*, qui finit, sur le long terme par s'imposer, à grand peine certes, comme si l'équilibre des forces de cohésion et d'éclatement était désormais pratiquement réalisé : à l'absence complète de toute acrimonie à l'égard de Flaminius, après que celui-ci eut péri à Trasimène, il convient d'ajouter cette scène étonnante de la réconciliation entre Minucius et Fabius, déjà évoquée. — Remarquons enfin l'extraordinaire atmosphère d'union nationale qui entoure le retour applaudi de Varron : un phénomène que l'historien tient à rattacher à la magnanimité de la cité à cette époque-là, et à la *concordia* qui savait finalement prévaloir (XXII, 61, 14-45). Ces lignes sur lesquelles se clôt ce livre des défaites qu'est le livre XXII, ne peuvent pas ne pas apparaître comme l'*omen* d'un temps où finira par l'emporter la concorde, mère de toutes les victoires.

71. Sur le rôle des prodiges chez Tite Live, cf. E. de SAINT-DENIS, *Les énumérations de prodiges dans l'œuvre de Tite Live*, dans *R. Ph.*, 1942, p. 128. J. J. DELGADO, *Postura de Livio frente a prodigio*, dans *Latomus*, XIV, 1963, p. 381-419. J. J. DELGADO, *Clasificacion de los prodigios titolivianos*, dans *Helmantica*, XII, 1961, p. 441-461. E. RAWSON, *Prodigy lists and the use of the Annales Maximi*, dans *C. Q.*, XXI, 1971. R. BLOCH, *Les Prodiges dans l'antiquité classique*, Paris, 1963. M. RAMBAUD a justement mis en rapport l'exposition livienne des prodiges avec le projet de l'auteur d'écrire une histoire qui dépeignît la croissance de Rome, la réalisation d'une « fatalité historique » : M. RAMBAUD, *Une défaillance du rationalisme chez Tite Live*, dans *Information littéraire*, 7, janv.-fév. 1955, p. 21-30. Pour l'étude précise de l'exploitation des listes prodigiales dans l'*Ab Urbe Condita*, cf. *op. cit.*, note n° 1, p. 413-425.

72. Bien des indices laissent apparaître l'importance du *fatum* dans le déroulement de l'histoire livienne : le déterminisme historique juridico-moral affirmé avec tant de force dans la troisième décade et qu'exprime Hannon avec une conviction prophétique : *Unde ius stabat, ei uictoriam dedit...* : Liv. XXI, 10, 9 ; le rôle déterminant des *duces fatales* dans l'*Ab Urbe Condita* va aussi dans ce sens, ainsi que l'insistance particulière de l'auteur à faire état scrupuleusement des auspices, prodiges, visions, prophéties. Pour une analyse plus détaillée du *fatum* chez Tite Live, cf. *op. cit. supra*, note 1, p. 56-57, note 57.

73. Liv. XXII, 3, 4 : *Consul ferox ab consulatu priore et non modo legum aut patrum maiestatis sed ne deorum quidem satis metuens; hanc insitam ingenio eius temeritatem fortuna prospero ciuilibus bellicisque rebus successu aluerat.* Sans doute est-ce là une discrète allusion à une conception providentialiste du temps : les premiers succès de Flaminius peuvent apparaître sous un éclairage tragique,

D'autres singularités du récit de Tite Live permettent encore de réaliser l'importance que l'auteur accordait aux conditions générales de la vie politique dans la structure narrative étudiée ici, et notamment aux conséquences de l'existence de factions menaçant la *concordia*, l'unité civique indispensable à la survie de Rome. Dans l'épisode de Géronium, en particulier, Polybe fait certes état de la popularité du Maître de Cavalerie après son succès initial contre Hannibal [74], mais il ne rapporte pas le discours du tribun de la plèbe, Marcus Métilius, favorable à l'adversaire du Cunctator. Par ailleurs, le discours dans lequel Minucius rendait grâce à Fabius pour son intervention providentielle, l'atmosphère de réconciliation qui l'entoure sont absents du récit de Polybe, ainsi que R. JUMEAU l'a pu noter [75]. À l'inverse, Tite Live supprime un discours d'Aemilius riche en considérations stratégiques [76] qui ne paraissent pas avoir suscité son intérêt.

Enfin, la présentation que nous fait l'historien grec du personnage de Varron diffère notablement de celle de Tite Live : il n'y est, en effet, nulle part question de ses origines populaires, des rivalités entre patriciens et plébéiens qui auraient marqué son élection, du soutien que lui aurait apporté le tribun de la plèbe Quintus Baebius Hérennius, ou encore de sa supposée opposition à Fabius [77]. Pour le caractériser, Polybe se contentera d'en faire un général victime de son inexpérience, et de son ambition [78]. On ne retrouve pas non plus chez Polybe ce tableau livien du retour de Varron dans Rome, qui contraste de façon frappante avec l'image évoquée précédemment de la désunion de la cité au moment du départ des consuls [79] :

« À cette même époque, écrit Tite Live, la cité fit preuve d'une grandeur d'âme exceptionnelle : réunie tous ordres confondus, elle marcha au-devant du consul qui revenait des lieux d'une catastrophe dont il avait été le principal artisan et le félicita de n'avoir pas désespéré de la République [80] ».

La *concordia* règne de nouveau à Rome ; la parenthèse ouverte par la discorde est refermée. Dès lors, toute référence à l'opposition entre attitudes stratégiques antagonistes va pouvoir disparaître du récit livien [81], et,

puisqu'ainsi leur finalité aurait été d'encourager l'épanouissement de sa *ferocia* ; telle aurait été également la finalité des manœuvres d'obstruction du sénat. La *fortuna* prend de la sorte appui sur la nature des individus pour faire progresser ses desseins vers un avenir qui échappe à la plupart des hommes, à l'exception de quelques esprits sages capables, en véritables *uates* (c'est le cas de Hannon et de Fabius), d'entrevoir le sens des événements : les individus sont ainsi avant tout des instruments d'une *Fortuna*, qui n'a rien à voir avec la τύχη aveugle et capricieuse.

74. Pol., III, 103, 1-5.

75. Le long discours que prononce Minucius pour remercier le dictateur consacre la concorde retrouvée dans le camp romain, et en même temps l'éloignement du péril dans l'immédiat ; il est à noter que ce discours de réconciliation de Minucius (XXII, 30, 3-6, en particulier 6 : *Tum dextrae interiunctae militesque contione dimissa ab notis ignotisque benigne atque hospitaliter inuitati laetusque dies ex admodum tristi paulo ante ac prope exsecrabili factus*) n'a pas retenu l'attention de Polybe (III, 105, 11), à la différence de Tite Live qui y trouvait encore une fois l'occasion d'exalter la victoire de la *concordia* dans le camp romain. Cf. R. JUMEAU, *op. cit.*, p. 323.

76. Pol., III, 108-109.

77. Cf. *supra*, notes 12, 17, 18 et 19. Fabius met en garde Aemilius contre Varron (XXII, 39-40).

78. Pol. III, 110, 3.

79. Cf. *supra*, note 21.

80. XXII, 61, 14-15.

81. Il faudra attendre le débat au Sénat entre Fabius et Scipion avant l'expédition d'Afrique (XXVIII,

dans le même temps, on voit s'éloigner le spectre d'un nouveau désastre majeur.

De tout cela, il ressort un certain nombre d'enseignements essentiels : tout d'abord, le fait que Tite Live puisse utiliser des schémas interprétatifs permettant de mettre en évidence le rôle capital que jouent la *concordia* et la *discordia* dans la dialectique historique qui travaille la cité. C'est là, du reste, une réalité sensible dans l'ensemble de son œuvre [82], que les travaux d'E. DUTOIT sur le rythme narratif de l'*Ab Urbe Condita* ont déjà permis d'approcher de façon très suggestive [83].

Cette lecture livienne vient, par ailleurs, se greffer sur des tentatives d'interprétation beaucoup plus anciennes qui l'ont prédéterminée. L'une d'entre elles semble remonter au moins à l'époque de Polybe : c'est celle qui voudrait imputer la plupart des échecs militaires de Rome à l'ambition brouillonne de généraux, qui semblent parfois annoncer l'agitation des *populares*. Il est vrai que c'est à l'époque de Scipion Émilien, dont Polybe est le mentor, que s'affirme l'opposition entre ce groupe et celui des *optimates*.

Tite Live devait reprendre en partie cette explication, qui permettait de mettre en avant les effets dévastateurs de la discorde : mais, à la différence de son ou de ses modèles, il va durcir le trait, et accuser systématiquement les contrastes politiques ; dans le même temps, il va renvoyer dos-à-dos les deux extrémismes de la cité pour dénoncer les forces centrifuges suscep-

4-44) pour retrouver dans les propos de l'un et de l'autre l'opposition entre *cunctatio* et *audacia*. Mais cette opposition-là ne sera pas dangereuse puisque la *concordia* reste assurée, de justesse du reste, Scipion finissant par s'en remettre à la décision du Sénat et renonçant à s'appuyer sur les comices contre les *Patres* pour obtenir la province d'Afrique (XXVIII, 45, 7-8).

82. La prise de Rome par les Gaulois, par exemple, est elle aussi présentée comme le fruit de la discorde qui a opposé à plusieurs reprises la plèbe aux patriciens, selon un schéma toujours identique : à partir du règne de Servius Tullius, l'on a vu grandir la *superbia* des princes et dans le même temps la *licentia* de la plèbe ; la discorde ne cesse de s'étendre, attisée par la création des tribuns de la plèbe : dès lors la cité était devenue le théâtre d'affrontements de plus en plus fréquents entre les deux groupes ; aux comportements tyraniques des uns correspondait la multiplication des procès intentés contre les nobles de l'autre ; il en résultait que Rome devenait de plus en plus vulnérable sur le plan militaire ; la tragédie se rapproche avec l'épisode de Coriolan : injustement condamné, celui-ci fait marcher les Volsques sur Rome, qui ne sera sauvée que par l'intervention providentielle de Véturie ; si la discorde a détruit la *patriae caritas* en Coriolan, celui-ci garde encore suffisamment de *pietas priuata* pour pouvoir être détourné de ses sombres desseins ; mais quelques années plus tard, la discorde s'est encore aggravée à Rome : l'orgueil du vainqueur de Véies qui éclate à l'occasion de son triomphe a excité l'*inuidia* de la plèbe ; accusé lui aussi injustement, Camille s'exilera loin de Rome et c'est cet éloignement de l'homme chargé des destins de la ville qui rendra possible sa destruction par les Gaulois ; mais auparavant, la discorde entre les ordres aura poussé la ville à multiplier les impiétés, à ne pas tenir compte des avertissements divins et à ne plus respecter le *ius* et le *fas*. La prise de la ville sera présentée comme une expiation de ces comportements nés de la discorde, et ce n'est que de la réconciliation avec Camille, de la *concordia* renaissante entre les citoyens, que pourra venir le salut et le renouveau. Citons, pour finir, la réconciliation de Livius et de Claudius Néron que Tite Live entend mettre en valeur avant d'entamer son récit de la bataille du Métaure. Il est piquant de remarquer qu'un peu plus tard, lorsque cette période historique où la *concordia* finissait toujours par l'emporter se sera refermée et que la cité commencera sa descente vers le chaos des guerres civiles, l'historien insistera sur la façon dont les deux vainqueurs du Métaure s'opposeront l'un à l'autre, au moment de leur censure, au point de compromettre la dignité de leur charge (Liv. XXIX, 37). Sur la dialectique historique de Tite Live, cf. chapitres XI et XII, *op. cit.*, note n° 1. Pour l'application des principes dialectiques de l'histoire à l'ensemble de l'œuvre de Tite Live, cf. *op. cit.* (note 1), en particulier les chapitres XI et XII.

83. E. DUTOIT, *Quelques généralisations de portée psychologique et morale*, dans *R. É. L.*, 1942, p. 98 et sq.

tibles de travailler l'Empire et faire l'apologie de la *concordia*, de l'union nationale autour d'un centre du pouvoir. Quant à la nature précise de ce centre que l'historien paraît appeler de ses vœux, elle semble être fonction de la situation historique. Nul doute qu'il ne s'agisse du sénat, quand il est seulement question de guider, d'encourager le développement organique de la cité. Il n'en va pas de même pour les moments critiques qui déterminent l'existence même de la ville, sa naissance ou sa renaissance, ses premiers pas. La puissance et la contrainte du pouvoir monarchique sont alors salutaires et permettent seules la fédération des énergies. Tite Live le laisse très clairement entendre dans sa préface du livre II, lorsqu'il évoque le rôle positif que jouèrent les premiers rois de Rome [84].

Or, au moment où l'auteur entreprend la rédaction de son ouvrage, dans ces années qui entourent la mise en place du principat, après la « bourrasque » des guerres civiles, il se trouve que l'on parle beaucoup d'une refondation de Rome par un nouveau Romulus. C'est ce contexte particulier qui nous incline à penser que l'importance que Tite Live accorde à la *concordia* dans son interprétation de l'histoire renvoie à la propagande augustéenne relative au *consensus*, à cette union autour du centre du pouvoir que représente alors le prince, défenseur de l'ordre républicain qu'il prétend avoir rétabli [85].

Dernier point ressortant de cette étude, le fait que l'auteur intègre les événements à l'intérieur d'une conception tragique du temps, reflétant sans doute ainsi certaines habitudes historiographiques, mais cherchant surtout à orienter les événements, à donner un sens à l'histoire, ainsi que semble le montrer l'étude des textes qui nous ont été conservés de l'*Ab Urbe Condita* [86] : de la sorte le développement de la puissance romaine échappait aux reproches de ses détracteurs qui voyaient là l'œuvre de la capricieuse Fortune ; dans le même temps, les derniers soubresauts politiques qui avaient amené à un changement de régime pouvaient eux aussi revêtir un sens particulier [87].

84. Liv. II, 1, 3-6 : *Neque ambiguitur quin Brutus idem qui tantum gloriae Superbo exacto rege meruit pessimo publico id facturus fuerit, si libertatis immaturae cupidine priorum regum alicui regnum extorsisset. Quid enim futurum fuit, si illa pastorum conuenarumque plebs, transfuga ex suis populis, sub tutela inuiolati templi aut libertatem aut certe impunitatem adepta, soluta regio metu, agitari coepta esset tribuniciis procellis et in aliena urbe cum patribus serere certamina, priusquam pignera coniugum ac liberorum caritasque soli, cui longo tempore adsuescitur, animos eorum consociasset ? Dissipatae res nondum adultae discordia forent...* : « Nul doute que le même Brutus, qui mérita tant de gloire pour avoir chassé Tarquin le Superbe, aurait agi contre l'intérêt général, si, désirant prématurément la liberté, il était parvenu à arracher le pouvoir à n'importe lequel des rois précédents. Que se serait-il produit, en effet, si cette foule de bergers et de vagabonds, qui avaient fui leurs propres nations, après s'être placés sous la protection de quelque sanctuaire inviolable et avoir obtenu la liberté, ou du moins l'impunité, une fois disparue la crainte du pouvoir royal, avait commencé à être agités par les bourrasques tribuniciennes, à entrer en conflit contre le sénat, dans une cité qui leur restait étrangère, avant que la tendresse pour leurs épouses et leurs enfants, l'attachement à la terre elle-même, qui ne vient qu'à la longue, n'eussent uni solidement leurs aspirations ? L'État aurait disparu sous la pression de la discorde, sans avoir eu le temps de se développer ».

85. Sur la position de Tite Live sur l'instauration du principat, cf. *ibid.* p. 286-290, ainsi que la conclusion générale.

86. Sur le sens de l'histoire livienne, et l'existence de véritables tendances, cf. *op. cit.*, ch. XI et XII.

87. Cf. P. M. MARTIN, *Sur quelques fondations de Rome, Condere Urbem, Actes des II^e rencontres scientifiques de Luxembourg* (Janv. 1991), Luxembourg, 1992, p. 62. J.-L. FERRARY, *Philhellénisme et impérialisme*, École française de Rome, 1988, p. 273 ; P. PÉDECH, *op. cit.*